

Sur la mort de Marie

comme on voit sur la branche au mois de mai la
rose,
en sa belle jeunesse, en sa première fleur,
rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose.

la grâce dans sa feuille et l'amour se repose
embaumant le jardin et les arbres d'odeurs
mais battue ou de pluies ou d'excessive ardeur
languissante elle meurt, feuille à feuille décroît.

ainsi en ta première et jeune nouveauté
quand la terre et le ciel honoraient ta beauté
la Parque t'a tuée, et cendres tu reposes.

pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs
afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

Le pont Mirabeau

sur le pont Mirabeau coule la Seine
et nos amours faut-il que je m'en souviene
la joie venait toujours après la peine

vienne la nuit, sonne l'heure
les jours s'en vont, je demeure

les mains dans les mains, restons face à face
tandis que sous le pont de nos bras passe
des éternels regards, l'onde si lasse

vienne la nuit, sonne l'heure
les jours s'en vont, je demeure

l'amour s'en va comme cette eau courante
l'amour s'en va, comme la vie est lente
et comme l'espérance est violente

vienne la nuit, sonne l'heure
les jours s'en vont, je demeure

passant les jours et les semaines
ni temps passé, ni les amours reviennent
sous le pont Mirabeau coule la Seine.

vienne la nuit, sonne l'heure
les jours s'en vont, je demeure

∴

la nature est un temple où de vivants piliers
laissent parfois sortir de confuses paroles
l'homme y passe à travers des forêts de symboles
qui l'observent avec des regards familiers

comme de longs échos qui de loin se confondent
dans une ténébreuse et profonde unité
vaste comme la nuit et comme la clarté
les parfums, les couleurs et les sons se répondent

il est des parfums frais comme des chairs d'enfants
doux comme des hautbois, verts comme les prairies
et d'autres, corrompus, riches et triomphants

ayant l'expansion des choses infinies
comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens
qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

À une passante

la rue assourdissante autour de moi hurlait
longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
une femme passa d'une main fastueuse
soulevant, balançant le feston et l'ourlet.

agile et noble, avec sa jambde de statue.
moi je buvaus, crispé comme un extravagant,
dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
la douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

un éclair... puis la nuit ! fugitive beauté
dont le regard m'a fait soudainement renaître
ne te reverrai-je plus que dans l'éternité ?

ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
ô toi que j'eusse aimé, ô toi qui le savais !

l'invitation au voyage

mon enfant, ma sœur,
songe à la douceur
d'aller là-bas vivre ensemble !
aimer à loisir
aimer et mourir
au pays qui te ressemble !

les soleils mouillés
de ces ciels brouillés
pour mon esprit ont les charmes
si mystérieux
de tes traïtes yeux
brillants au travers leurs larmes

là, tout n'est qu'ordre et beauté
luxé, calme et volupté

des meubles luisants
polis par les ans
décoreraïetn notre chambre
les plus rares fleurs
mêlant leurs odeurs
aux vagues senteurs de l'ambre

les riches plafonds
les miroirs profonds
la splendeur orientale,
tout y parlerait
à l'âme en secret
sa douce langue natale.

là, tout n'est qu'ordre et beauté
lux, calme et volupté

vois sur ces canaux
dormir ces vaisseaux
dont l'humeur est vagabonde ;
c'est pour assouvir
ton moindre désir
qu'ils viennent du bout du monde.

les soleils couchants
revêtent les champs,
les canaux, la ville entière
d'hyacinthe et d'or
le monde s'endort
d'une chaude lumière

là, tout n'est qu'ordre et beauté
lux, calme et volupté

quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud
d'automne

je respire l'odeur de ton sein chaleureux
je vois se dérouler les rivages heureux
qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone

une île paresseuse où la nature donne
des arbres singuliers et des frutis savoureux
des hommes dont le corps est mince et vigoureux
et les femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

guidé par ton odeur vers de charmants cli-
mats

je vois un port peuplé de voiles et de mâts
encor tout fatigué par la vague marine,

pendant que le parfum des verts tamariniers
qui circule dans l'air et m'enfle la narine
se mêle dans mon âme au chant des marinières.

il faut toujours être ivre.
tout est là : c'est l'unique question.
pour ne pas sentir l'horrible fardeau
du temps qui brise vos épaules
et vous penche vers la terre,
il faut vous enivrer sans trêve.

mais de quoi ? de vin, de poésie ou de vertu,
à votre guise. mais enivrez-vous.

et si quelques fois, sur les marches d'un pa-
lais
sur l'herbe verte d'un fossé
dans la solitude morne de votre chambre,
vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou
disparue
demandez au vent, à la vague, à l'étoile,
à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit,
à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule,
à tout ce qui chante, à tout ce qui parle
demandez quelle heure il est ;
et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge vous
répondront :

il est l'heure de s'enivrer !
pour n'être pas
les esclaves marthyrisés du temps,
enivrez-vous sans cesse !
de vin, de poésie ou de vertu,
à votre guise.

∴

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

“Ô temps! suspends ton vol, et vous, heures propices !

Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

“Assez de malheureux ici-bas vous implorent,

Coulez, coulez pour eux ;

Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;

Oubliez les heureux.

“Mais je demande en vain quelques moments encore,

Le temps m'échappe et fuit ;

Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore

Va dissiper la nuit.

“Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons ! ”

Temps jaloux, se peut-il que ces moments
d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins
la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers
perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes
orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riantes coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta
surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

∴

à toi le cynique, ô toi l'étranger
qui toutes ces années ne jura que par la vérité
cachait le soleil, éteignait l'arc-en-ciel
pariat d'un jeunesse qui te semblait lointaine

tu fuyais la vie, tu fuyais la oie
ton plus grand porjet était d'avoir moins d'émoi
et de travailler, produire de la connaissance
car il n'y qu'ici que tu ne pensais avoir de la valeur
sur un banc d'école, ne faire que des sciences
tu te complaisais dans un bien triste bonheur.

mais mon pauvre amis, toi qui te croît si grand
de vivre dans la misère n'es-tu point conscient ?
de tant d'espériences tu es passé à côté
et dans ton lit tu repenses à toutes ces années
gâchées.

l'homme a tué Dieu [...] et c'est désormais à
lui que tu te repentis.

[...] ces chaînes intérieur qui te transformèrent en
cimetière

[...] à ceux qui dans ton cœur sont inscrits à l'encre
de la vie.

[..] le rond de tes mots boucle encore dans ma tête
[..] de ton nom naissent des courbes aux formes indis-
crètes

[..] mes doigts timides cherchent à retenir ton
ombre

mais tu m'échappes toujours, sans jamais prévenir.

∴

voici quelques vers
dans ce lieu austère
mélodie du monastère

la frayeur te frappe
alors tu t'échappes
de ce gouffre qui te hape

j'ignore la suite
ma crainte est fortuite
pourtant je prends la fuite

∴

5
ivre de la vie

Je suis né dans un beau jardin
seul, avec mon cœur et mon destin
destiné à vivre dans l'errance
je vagabondais avec mes yeux d'enfance

∴

au delà des frontières du monde et sa luxure
le soleil engourdi se fond dans un murmure
aux vacillements flasques d'une eau sombre et
brisée
zébrures irisées, vocalise embrasée.

clepsydre dyslexique, éclat récalcitrant
mélodrame éclectique éclipse un psaume errant
"crépuscule est pustule, pistil pestilentiel !"
homoncule crédule se croyant essentiel

vomit un flot aride, ridicule et cupide
dans l'atmosphère humide, vapeur d'éther perfide
déconstruction précipitée, identité dénaturée
l'individu ectoplasmique quitte sa vie fantomatique.

[..]

de l'immense palais qui me servait de crâne
il ne rete qu'une fleur, qui aujourd'hui se fane.

[..]

debout dans ce désert que tu offres à ma vue
ce que jamais encore, mon âme avait souffert.

[..]

le sens n'est plus un mot, qui autrefois ciment
des briques de mon être le rendait cohérent
mais une fine brume, qui recouvre le sol
aux reflets bleux, moirés comme une vapeur
d'alcool

et empêche de voir, clairement l'étendue
des ravages que tu fis, de tout ce que je fus
les vagues de mon cœur s'écrasant à tes pieds
l'écume sur ta peau laisse traces salées
et les plages de ton âme, le long desquelles crèvent
sans cesse mes espoirs, sont de funestes grèves.

[..] ocre crépi, noyé de soleil

[..]

cette nuit, dame Lune, dans toute sa splendeur,
dans toute sa rondeur [..] je lui demanderai d'al-
ler au bout du monde sauver la vie d'un homme
amputé de la parole divine.

[..]

un gentil fantôme. unve vieille dame tout blanche
et souriante.

∴

6
merci

il est des êtres qui sèment les grains de nos rêves
du bout des lèvres, du fond de l'âme, sans trêve
légère trainée de lune au monde de nos plumes
[?] dans la joie aux confins de la brume

il est des êtres qui danses sur les peines les
plus folles
embruns gris de la nuit entravés de licols
habillés des splendeurs que seule la tristesse donne
aux sourires invisibles qui doucement rayonnent

il est des êtres qui savent envelopper de bon-
heur
du bout des yeux, miroirs délicats de nos heures
dédale ailé des plaines aux rivières amies
faune de nos amours colorée de la vie

il est des êtres qui savent ouvrir leur cœur et sang
sensibles aux tambours rouges de nos derniers
instants

lumière des ondes du temps qui balbutie toujours
joueurs de terre et d'ambre, merveilleux trouba-
dours

il est des êtres qui sèment les graines de nos
rêves

fleurs de rires enchantés qui jamais ne s'achèvent
oh ! vous amis du vent, oh ! vous amis du temps,
gratitude s'envole sur les ailes du printemps.

∴

nous sommes les écrivains du couteau
nous sommes les penseurs de la panse
les savants de la croute de pain
les peintre de la suie

nous sommes les prophètes des culottes sales
nous sommes les amateurs de l'estomac
les amants de descentes de gouttières
les comptables des charcas et des corneilles

nous sommes les violonneux du mal de dents
nous sommes les amoureux du rhume
les goinfres de l'année passée
les ivrognes du jour d'hier

nous sommes des marchants des yeux noirs du
ciel
nous sommes les richats aux écus jaunes sur
l'ambre
les prêtres du rire aux éclats
les richards de l'aube

des enfants de Dieu
Nous sommes tous tous aujourd'hui des
tsars !

∴

8
15/10

n'es tu pas fatigué à la fin de marcher
mais au milieu de ce fourmillement
la solitude de chacun

ils passent et ils passeront
et devenus des immigrants
en terre étrangère
tous s'appelleront Gershan

∴

d'autres pays viennent à nous,
de très loin quelques fois
et par effraction
il échouent dans nos rêves

à mon tour je subirai l'exil,
connaîtrai l'effroi des réfugiés
jetés sur les routes

tellement de lieux désertés
le temps d'une vie
certains anéantis

∴

j'ai vu dans les collines
la guerre s'accrocher à la terre

j'ai vu des oliviers
incendiés en plein jour
et entendu des meutes
de chiens lâchés la nuit

j'ai vu autour des villages
des routes de contournement
d'encercllement d'enfermement
jusqu'à l'étouffement

et dans la cage
un peuple patient
et debout

?

amis à vie, à mort
je t'emmènerai à
Miami, amor

tu vaux plus que
mille sweets ami
qu'une suite au Ritz
plus qu'un Dali

et le temps passe vite
alors on s'en ira
ailleurs

∴

quand je me sens des plis amers autour de la
bouche,
quand mon âme est un bruineux et dégoulinant no-
vembre,
et surtout lorsque mon cafard prend tellement le
dessus
que je dois me tenir à quatre pour ne pas descendre
dans la rue
y envoyer valdinguer le chapeau des gens,
je comprends qu'il est grand temps de prendre le
large
ça remplace pour moi le suicide.

∴

que la blessure se ferme

le silence de l'aimée
est un meurtre tranquille
il blesse sans tuer
il inquiète et fait monter la fièvre
c'est un mur froid qui avance
broie ce qu'il rencontre
le tout sans faire de bruit

∴

lumière absolue
feu blanc et origine de la question
à l'intérieur de la source

traverser le mur
atteindre la niche
et ses ablutions avec la pierre du temps

∴

si tu pars avec moi
les gens te montreront du doigt
si je pars avec toi, j'oublierai
qui j'étais

tu seras hors la loi
si je t'enchaîne à moi
tu aimeras les chaînes
je m'accrocherai à toi
comme le lière d'un chêne

l'endroit où l'on pourra vivre désespérément
libre
on nous prend pour des fous
ce qu'on peut penser de nous on s'en fout
on se fout de toute
on se fout d'être malheureux
on s'aime encore mieux
quand on a plus rien à perdre
quand on a plus rien à perdre

j'ai la tête qui éclate
je voudrais seulement dormir
m'étendre sur la pierre
pour me laisser mourir

quand on choisit sa vie
il faut la vivre jusqu'au bout
venez avec nous risquer nos vies
sur les autoroutes de la folie

∴

déjà il se trouvait
au point de départ,
regardant la ligne de l'avenir
mails il a tranquillement fait demi-tour
et il est entré dans l'immense muraille

cela arrive,
impossible d'achever
ce que nous n'avons pas fait
cela demeure à jamais
clairière de silence
dans la forêt des cris
rien n'est uniquement soi
ni la défaite, ni cette brumeuse victoire
ni le chagrin, qui élargit votre séjour

ce qui n'a jamais eu lieu console
et nous supportons l'histoire
cet horrible récit
d'un autre avenir

le jours s'éclaircit, les troncs d'arbres
disparaissent dans un immense
nuage de feuilles, j'ai vu un papillon,
j'ai fait comme s'il existait.

une main que je venais seulement de remar-
quer
m'a lâché, fermant les profondeurs
de sa demeure. seul, celui
qui habite une maison
peut choisir de s'en aller sur les routes
nous qui sommes sans demeure
nous n'avons rien à quitter
abrupte comme un cri, notre vie,
ici, où un jour a existé
un papillon

je me souviens des morts
sans chagrin, forêt
abattue. je vois blanchir
quelques visages, ils deviennent
des oiseaux et se détachent
de corps obscurs. ils se rapprochent
doucement : ils ont un message pour moi
qui ne sera jamais transmis car l'existence
du message compte plus que le message. le vent
se réveille, il apaise le silence ; le regard
s'élargit, devient espace. ainsi s'effacent-ils tous
tout simplement et les vagues
tantôt travail tantôt repos
battent la falaise

∴

quelle tristesse
quelle obscurité autour de mon âme
comme un soir en automne dans un pays désert
inutile ici-bas toute peine
inutile toute lutte
inutile tout l'univers

le ciel
je n'en veux pas, ni du noir de la géhenne
non plus d'une jeune fille dans mes bras
que mon destin soit :
échapper à la douleur de savoir
que tout me devienne vide, muet

écoutez amis !
une dernière fois je vous le demande
écoutez, je vous en supplie
dans la maison de la mort, une chambre
que je puisse y habiter,
descendre au sein de la terre

une tombe pour moi
creusez une tombe à l'ombre des saules
et d'une couverture noire couvrez-la
ensuite pour toujours
quittez mon domaine
je veux reposer
en paix

que jamais
ne s'élève un tertre
sur ma tombe
mais que l'argile se durcisse en pré
et que nul ne sache
que mon lieu de repos
se trouve sous le saule éteint

∴

Il pleure dans mon cœur

il pleure dans mon cœur
comme il pleut sur la ville
quelle est cette langueur
qui pénètre mon cœur ?

ô bruit doux de la pluie
par terre et sur les toîts !
pour un cœur qui s'ennuie
ô le chant de la pluie !

il pleure sans raison
dans le cœur sui s'écœure.
quoi ! nulle trahison ?...
ce deuil est sans raison

c'est bien la pire peine
de ne savoir pourquoi
sans amour et sans haine
mon cœur a tant de peine

∴

tu m'as fabriquée. elle n'existe pas,
cette femme là
point de pareilles sur la terre
aucun médecin pour te guérir,
aucun poète pour t'apaiser
c'est Dieu qui t'aidera à m'oublier

nous nous sommes rencontrés
en une année de deuil
le monde avait perdu ses forces
tout ployait sous le poids du malheur
les tombes seules étaient fraîches

sans réverbères, les flots de la Néva,
sue noire, coulaient
la nuit opaque se dressait comme un mur...
c'est alors que je t'ai appelé
je ne savais pas ce que je faisais
tu es venu, comme guidé par un étoile,
traversant cet automne tragique,
jusque dans cette "maison à jamais dévastée"
d'où se sont envolés tous mes vers torturés.

le lien souvent se rompt
qui nous fait vibrer dès l'aurore
Dieu et les choses
en un instant nous échappent
le langage apparaît
comme un ornement du néant
une preuve inattaquable
de notre incapacité à demeurer
dans une soumission parfaite
au plus simple
nous perdons le pouvoir de songer

∴

Addendum

- 1 • Pierre de Ronsard, 1578
- 2 • Guillaume Apollinaire, Les soirées de Paris - Alcools, 1913
- 3 • Charles Baudelaire, Les fleurs du mal, 1857
- 4 • Alphonse de Lamartine, Méditations poétiques, 1820
- 5 • Constance Gires, Hiatus, 2022
- 5 • Léo le Bouquin, Hiatus, 2022
- 5 • Lorcha, Hiatus, 2023
- 5 • Léo Guy, Hiatus, 2023.
- 6 • Nathalie Cohen, Happinez, 2022
- 7 • auteur russe
- 8 • Malika Berak, Journal d'Oman, 2008
- 9 • Herman Melville, Moby Dick : trouvé dans "Écrivains voyageurs, ces vagabonds qui disent le monde". Laurent Maréchaux
- 10 • Tahar Ben Jelloun, trouvé dans "anthologie de la poésie française du XXe siècle"
- 11 • un frère
- 12 • poésies de finlande, Gösta Ågren, dans Runoja/Finsk Lyrik, éditions "le temps parallèle"

12 • Aleksis Kivi

13 • Paul Verlaine, Romances sans paroles, 1874

14 • Anna Akhmatova, L'égphantier fleuri, 18/08/1956

14 • Pierre Oster, ibid